L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, JEUDI MATIN, 7 MAI 1885. 58ème Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

JEUDI, 7 MAI 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par Jas. P. Guinault.—Au No 170 rue Bourgogne, entre Ursulines et Hôpital, un lot de meubles.

Par Vincent & Co—Le fonds du magasin No 100 rue Gravier, ainsi que le bail du dit magasin.

Par Hoey & O'Connor—A la Bourse d'Encan St Charles, rue St Charles, actions de chemin de fer.

Rapport du Bureau d'Education de Washington.

II.

Les écoles publiques, aux Etats-Unis, sont gratuites, mais non obligatoires. Sur ce point, liberté complète est laissée aux citoyens. Tous les enfants y sont admis, quelle que soit la situation sociale, la position de fortune, la nationalité des parents, mais il ne faut pas croire qu'elles ne soient fréquentées que par des élèves pauvres. Dans certaines grandes villes du Nord, surtout, où les institutions sont, de la part des autorités municipales, l'objet de sollicitude, et elles sont entretenues à grands frais, où l'enseignement est très élevé, il n'est pas rare de voir des hommes opulents, haut placés, se faire un honneur d'y envoyer leurs fils, et il y règne la plus parfaite égalité entre les moins fortunés et les plus riches. Elles sont toutes, du reste—écoles primaires comme écoles supérieures—l'objet d'un juste orgueil, non seulement pour le gouvernement, mais pour la masse des populations, sans en excepter les classes élevées.

Nous avons dit que l'enseignement public repose, tout entier, sur la municipalité; il est donc intéressant de connaître le nombre et l'importance des différentes villes qui composent l'Union Américaine.

Il y a, aux Etats-Unis, dix villes de première classe, ayant plus de 200,000 habitants. (La Nouvelle-Orléans arrive la dixième, avec une population de 216,000, au dire du dernier recensement);

10 villes de seconde classe, ou d'une population variant de 100,000 à 200,000;

25 de troisième classe, ou variant de 50,000 à 100,000;

41 de quatrième classe, ou d'une population variant de 25,000 à 50,000;

Enfin, 221 de cinquième classe, ou variant de 7,500 à 25,000 ames.

Toutes, au nombre de plus de 300, formaient, en 1880, une population de 11,318,547 habitants, soit 22 1/2 pour cent de la population totale du pays; aujourd'hui, elles représentent 25 pour cent ou un quart de cette population.

La statistique relative à l'enseignement ne comprend que 263 villes. En 1882, leur entretien s'élevait à la somme énorme de $27,894,427.

Dans 239, elles étaient fréquentées par 2,859,287 enfants.

La moyenne de présence quotidienne était de 1,204,763.

Pour 240 villes seulement, la valeur des propriétés mobilières et immobilières s'élevait à $894,294,153.

Les écoles publiques sont dirigées par des bureaux jurant, suivant les localités, les titres divers de comités d'écoles, visiteurs, directeurs, administrateurs, commissaires d'écoles, ou bureaux d'écoles. Les directions diffèrent non seulement par le nom, mais aussi par le nombre de leurs membres, qui est plus ou moins grand, par leurs pouvoirs qui sont plus ou moins étendus.

La supériorité ou la médiocrité des études dépend entièrement des directions, qui nomment les professeurs, qui les examinent ou les font examiner, qui choisissent les livres classiques, inspectent les cours, élargissent ou rétrécissent le cercle des études, ordonnent les améliorations matérielles, disposent des fonds considérés par les municipalités à l'enseignement. Aussi, de même qu'en Allemagne, on dit communément; tel professeur, telle école, en Hollande, tel inspecteur telle école—de même on peut dire justement, aux Etats-Unis: tel bureau, telle école.

En principe, elles devraient être composées des hommes les plus éminents de la communauté. En fait, il n'en est pas tout-à-fait ainsi; il y a là-dessus, dans le rapport du Commissaire Eaton, des réflexions assez piquantes:

"Le choix des Bureaux, dit-il, n'est pas toujours irréprochable. On y rencontre parfois des médecins sans malades, des avocats sans clientèle, des politiciens qui s'en font un piédestal pour se hisser à quelqu'emploi public, des hommes sans instruction, mais à qui une pareille situation donne une notoriété dans laquelle ils se pavanent."

A tout prendre, et malgré les petits défauts qui les dépassent, les Bureaux d'écoles ont rendus d'immenses services à l'enseignement; il leur doit presque tous ses progrès. Dans certaines villes du Nord, ils ont accompli de véritables prodiges de dévouement, d'habileté, et le rapport, qui les en glorifie, ne dit rien de trop.

Les directions sont constituées, soit par les lois de l'Etat, soit par la charte de ville; les trois-quarts du temps, elles sont élues par le suffrage universel; chaque membre alors représente un quartier ou district d'école. A New-York, elles sont nommées par le maire; à Philadelphie, par la Cour Suprême; à Chicago, par le conseil de ville; à Denver, il y a, pour elles, une élection spéciale, en dehors de celles de l'Etat.

Dans quelques Etats, les femmes peuvent faire partie du Bureau des écoles. On leur a accordé la franchise électorale en matière d'enseignement, pour contrebalancer l'influence corruptrice des politiciens, mais, en général, elles montrent peu de disposition à aller voter. Dans le New-Hampshire, où elles en ont le droit, on n'a pas, en 1885, compté 100 femmes qui aient participé à l'élection.

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails des études primaires, secondaires ou supérieures de nos écoles publiques; on les retrouve à peu près partout, dans les autres pays, des deux côtés de l'Atlantique. Disons quelques mots seulement de certains exercices, propres à l'enseignement de l'Union et qui ont une saveur toute américaine.

Les incendies qui ont éclaté dans un grand nombre de colléges et y ont causé d'épouvantables désastres, ont fait naître l'idée de la *manœuvre du feu*, en vue de prévenir les paniques et de sauver la vie des enfants. C'est la ville de Rochester qui a obtenu la palme dans ce genre d'exercice, si nous en croyons le surintendant des écoles de Springfield, Massachusetts:

"A un signal donné, qui est entendu dans toutes les salles et à tous les étages de l'établissement, les élèves se lèvent instantanément, se forment en ligne, suivant la manœuvre qui leur a été enseignée par les professeurs, descendent rapidement les escaliers deux par deux: d'abord ceux du rez-de-chaussée, puis ceux du premier étage et enfin ceux du troisième. Arrivés dans la cour, ils se forment en ligne, faisant face au bâtiment, prêts à obéir au premier signal. Tous les mouvements sont prévus pour chaque salle, pour chaque étage. Pas d'erreur possible, par conséquent, pas d'embarras, pas de bousculade, pas de temps d'arrêt. Cette manœuvre se répète souvent. C'est un excellent exercice de gymnastique qui sert souvent de récréation. Rien d'admirable comme l'ordre, la rapidité avec laquelle la manœuvre s'accomplit. Il suffit d'une minute pour que tout l'établissement soit évacué. 625 élèves y ont résisté quelquefois en quarante secondes, jamais confusion, jamais un faux pas, jamais la moindre poussée, jamais le moindre cri. C'est, du reste, pour les écoliers, un véritable plaisir.

A Vienne, en Autriche, il y a trois signaux différents:

1° Quand un incendie éclate dans le voisinage, les élèves jettent leurs livres dans leur sac, mettent leur paletot, puis sortent quatre par quatre.

2° Quand le danger est pressant, on laisse les livres sur place, on endosse le pardessus, et l'on sort dans le même ordre que dans le premier cas.

3° Quand le péril est extrême, on abandonne tout, et l'on évacue l'école par groupes.

29 classes contenant 1060 élèves sont ainsi désertées en moins de 10 minutes.

A Boston, la manœuvre militaire fait partie de l'enseignement, dans les premières classes, à partir de 13 ans. Tambours, mousquets, ceintures, épées sont fournis par la ville aux officiers. Le régiment scolaire se compose de 3 bataillons et de 25 compagnies. Le fort est sous le commandement supérieur du général Robert Moore, un admirable instructeur.

Une coutume charmante, curieuse, et dont on n'a probablement pas l'idée en Europe. En général, les plantations n'abondent pas dans les villes, surtout dans les quartiers populeux, où sont situées les écoles publiques. Quand il s'est agi d'élever des édifices destinés à abriter des centaines d'enfants, on a choisi, tout d'abord, de grands emplacements parfois de terrains vagues, où l'on fit établir des salles spacieuses, bien aérées, pour les classes, et de vastes cours pour les récréations. Souvent, on a construit les bâtisses sur d'énormes piliers en brique qui avaient à peu près la hauteur d'un étage et laissaient l'air circuler librement. Cela devait servir de refuge aux élèves les jours de pluie ou pendant les chaleurs de l'été. Il était alors nullement question d'orner les écoles de plantations. Il n'a ailleurs régné longtemps par lui les propriétaires d'immeubles, un préjugé contre les arbres qui longeaient leurs maisons. Ce voisinage, disait-on, interceptait les rayons du soleil et entretenait dans les murailles une humidité nuisible. On sait, de nos jours, que c'est là une mesure très hygiénique, et l'on cherche partout à établir des allées d'ormes, de noyers, de marronniers, de palmiers, de chênes, de mûriers. Le choix dépend de la nature du sol et du climat. On sait aussi que, dans le Nord et l'Ouest où a eu, pendant de longues années, acharné avec une sorte de rage, au dépeuplement des forêts.

Nous assistons, à l'heure qu'il est, à une réaction contre cette barbare habitude, et ceux qui se trouvent à la tête de l'enseignement ont voulu faire participer la jeunesse à ce mouvement salutaire. A leur suggestion on plante les abords et les cours des écoles, on embellit les places publiques, de vastes enclos. Ce n'a fait avec une certaine solennité, en présence des élèves, un jour donné, que l'on transforme en jour de fête. On y lit des pièces de poésie, on prononce aux meilleurs chantres des beautés de la nature. Nous avons sous les yeux des chansons qui s'exécutent en classe dans ces circonstances. Le Chant du Chêne, le Chant du Pin, le Chant du Frêne, le Chant du Peuplier, l'ode à la Forêt, aux fleurs des champs, etc.

C'est un bonheur de savoir, M. John B. Peaslee, surintendant des écoles de Cincinnati, qu'il n'est rien à la fête du mouvement et toutes les autorités de la Ville et de l'Etat n'y soient associées.

Liberté aux parents qui objectent, nous espérons bien qu'elle sera rapidement son chemin dans toute l'étendue de l'Union et de l'Union ne saurait aux autres pays, le modèle fort bien le Commissaire de l'Education Eaton, ce que c'est bon partout ailleurs et le jour où chaque pays aurait à prendre les autres nations, c'est de l'adopter.

Nous apprenons, quasi officiellement, aujourd'hui, la candidature de notre ancien collaborateur et ami, M. ANDRÉ L. ROMAN, aux fonctions de maître de Poste à la Nouvelle-Orléans.

Bien soutenu, et bien recommandé surtout, comme il ne saurait manquer de l'être après les services qu'il a rendus, M. Roman, nous dit-on, a d'excellentes chances de succès.

Dans la distribution, équitable, espérons-le, qui sera faite du patronage fédéral, il est naturel de penser que les représentants des vieilles familles créoles et louisianaises ne seront pas oubliés. Or, M. André Roman, par ses relations, par le rôle distingué qu'a joué sa famille dans l'histoire de la Louisiane, par son mérite personnel, a certes le droit de se dire l'un de ces représentants là.

Et puis, disons-le, la presse aime à voir remporter le *zèle d'un de ses membres*, et applaudit à son élévation.

La cause de la réforme, dans sa marche en avant, est étayée par la presse; et il est éminemment juste,—quand la victoire a pour sœur nos efforts communs,—que l'un de ces vaillants journalistes militants, qui, armés d'une plume en guise de lance, se jettent sur la brèche et donnent aux masses l'exemple du courage civique et du patriotisme, soit récompensé à son tour, en obtenant un peu mieux qu'un succès d'estime et des compliments.

Nous avons reçu de Mme F. Weber, de la Nouvelle-Orléans, quelques cocons d'une rare qualité; ils sont d'une grande dimension, et d'une grande fermeté: ils résistent facilement à la pression du doigt. La couleur est d'un jaune pâle, presque paille. Ce sont les plus beaux que nous ayons vus, après les produits de la maison Hachette; à vrai dire, ils peuvent entrer sans crainte en comparaison avec eux. Nous en félicitons sincèrement l'habile éleveuse, surtout si tout se récolte est semblable aux superbes spécimens que nous avons sous les yeux.

Hotel de l'Europe.—L'Hôtel de l'Europe a bientôt, et le premier à faire son ouverture et à annoncer au public. Cet établissement est si connu et si populaire que nous n'avons pas besoin d'en faire l'éloge. Les touristes du dimanche y dirigent tout naturellement et la maison ne demeurât jamais vide. Cette vogue s'explique aisément. L'Hotel de l'Europe est en effet dirigé par M. Boulo qui a depuis longtemps fait ses preuves et dont la carte de meilleure recommandation auprès des voyageurs. Nous ne dirons rien de la cuisine et du service on sait que l'une et l'autre sont très prochables.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

La République Française du 22 avril:

Les dépêches de Marseille nous informent que M. le sénateur Tolain, s'exprimant à l'Athénée méridional sur la situation actuelle, a invité ses amis à soutenir le ministère Brisson dans l'intérêt de la République et du pays. Nous ne nous arrêtons pas à certain passage de ces dépêches qui fait dire à l'honorable sénateur de la Seine que le ministère actuel "est la dernière réserve de la République". Ce sont là des expressions qui n'appartiennent certainement pas à M. Tolain. Il n'y a plus de républicains aujourd'hui en France qui attachent le sort des institutions et de la liberté à un cabinet quel qu'il puisse être. Mais toutes les autres parties de l'allocution de l'honorable sénateur, tant sur la nécessité de faire vivre le ministère que sur la grande importance des élections prochaines, répondant au sentiment général du parti républicain et du pays.

Nous avons remarqué principalement les excellents conseils que M. Tolain a donné au sujet des programmes électoraux. Il a mis ses auditeurs en garde contre un défaut assez répandu en France et qu'on a maintes fois critiqué. "N'imposez pas à vos candidats, dit-il, des programmes vagues, indéfinis et qui embrassent le monde entier; mais demandez-leur plutôt leur adhésion à quelques réformes précises qui semblent très-bien réalisables dans l'espace d'une législature."

C'est là, en effet, la méthode qui a toujours produit les meilleurs résultats en même temps qu'elle offre aux mandants les plus sérieuses garanties. Quand des députés arriveront à la Chambre avec la volonté de réaliser une, deux, trois réformes étudiées à l'avance, clairement définies, nettement limitées, ils seront presque toujours certains de réussir. Mais ces programmes immenses qui demandent la refonte de l'organisation universelle ne sont que leurre ou illusion. Que les comités républicains prennent au jour la résolution de s'affranchir de ce préjugé, ils auront fait un grand pas dans la voie du progrès réel.

La *Semaine Religieuse* de Cambrai, France, écrit ce qui suit au sujet du rétablissement des vicariats de Valenciennes:

Si les catholiques savaient toujours se montrer *fermes et résolus*, on respecterait un peu plus leurs intérêts et leurs droits.

Nous avons dit, il y a un mois, que la population d'Anzin a forcé la municipalité de cette ville à revenir sur la décision qu'elle avait prise de renvoyer les sœurs.

Aujourd'hui c'est Valenciennes qui, par ses pétitions, oblige son conseil municipal à rétablir le traitement des vicaires de la paroisse Saint-Nicolas et du Sacheur Notre-Dame.

Souvenir de l'Exposition.

Une nouvelle et forte consignation de bottes à cotons pour l'Exposition vient d'arriver à la Maison à l'exhibition particulière de "Clark's O. N. T." Ces bottes renferment chacune huit bobines de coton "Clark's O. N. T.", une pelotte en velours pour épingles et un dé à coudre. Prix, 50 cts. pièce. Reçu aussi, 20,000 magnifiques boîtes à ouvrage en velours bleu, rouge cardinal et autres couleurs brillantes. Chaque boîte renferme huit bobines de coton "Clark's O. N. T.", une pelotte en velours et un dé. Prix, 50 cts. pièce. Aucune corbeille à ouvrage pour dames n'est complète sans l'une de ces boîtes.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Lamartine dans l'intimité.

Lamartine a gardé ses croyans. Il est encore des âmes qu'il attendrit et apaise, qu'il charme et console. Pour celles-là, les années n'y font rien. Leur idole reste debout sur le piédestal de marbre blanc. Elles sont de l'avis de Jouffroy. Quand Lamartine n'est pas le plus sincère et le plus tendre des poètes de son siècle, il en est le plus élevé parce qu'il a su développer dans le plus éclatant langage les idées les plus nobles de la philosophie spiritualiste. Ces âmes s'attachent d'autant plus à sa mémoire que, ayant connu toutes les fortunes et toutes les popularités, ayant régné par l'imagination et par l'éloquence, par cette inépuisable fascination dont il avait le secret, il a subi toutes les épreuves, les défections d'opinion, les indifférences ironiques, les gênes les plus cuisantes. Dans ce naufrage de tant d'illusions et de tant d'espérances, il aurait dû perdre de sa noblesse native; mais c'était le privilège de Lamartine de n'être vulgaire en rien, même dans ses défaillances et dans ses erreurs; ainsi qu'il a jeté dans le monde un idéal de république libérale, conservatrice et pacifique, il est encore un modèle incomparable pour ceux qui envient le courage et la haute raison, aux heures où l'anarchie est déchaînée.

Nous savions bien qu'il apportait partout la fécondité spontanée, la puissance du souffle, la magie du langage; et que la parole, les sons, les images s'épanchaient de ses lèvres comme un flot intarissable; que même dans les œuvres de sa vieillesse, il y avait des pages merveilleuses où il rajeunissait, malgré son improvisation hâtive, les sujets les plus épuisés.

Nous savions tout cela; mais le poète dans son intérieur, dans l'intimité, quel était-il? Qui nous le montrerait? Nous le suivrons dorénavant des yeux, nous le verrons marcher et vivre, grâce à M. Charles Alexandre.

Il n'y a que ceux qui ont beaucoup aimé un homme qui peuvent le connaître. L'affection continue a des intuitions que ne donne pas l'observation. Pendant plusieurs années de détresse, M. Charles Alexandre a été l'ami dévoué, le secrétaire de Lamartine. Il n'est pas un admirateur; il est le disciple. Quand il vit son dieu pour la première fois, il eut comme un éblouissement. D'abord, sa beauté aristocratique, quoique les cheveux eussent grisonné, l'avait enorcelé. Cette tête maigre et nerveuse, cette belle chevelure, cette démarche rythmée, ce lyrisme que de la tête aux pieds animait une suprême élégance, faisaient du poète gentilhomme l'homme de sa poésie. Qu'était-ce quand on ne le quittait pas?

Assis dans son fauteuil, caressant son chat (le Fouffer l'appelait le Dominicain), il écoutait avec l'intérêt et la grâce de l'homme supérieur; puis il se levait quand une brise de l'esprit passait, et laissait tomber de sa bouche inspirée des paroles lumineuses. Les soirées appartenaient à la conversation. C'était dans la matinée, à l'heure des fraîches inspirations, qu'il écrivait ses livres, avec son génie facile.

Nous sommes vers la fin de la monarchie de Juillet. Il est monté à la tribune dans la journée. Il arrive à la Chambre des Députés "encore frémissant du combat de l'Adresse." Ses convives préférés l'attendent; il leur tend "sa longue et belle main," puis marchant à grands pas, homme d'action jusque dans son salon, charmant dans son élégance non vaniteuse, il raconte les incidents de la séance. Sa voix a les cordes basses, celles qui remuent, avec un timbre grave et sonore.

Les mondanitonnes vicaires et le voilà tout entier avec la nature. Il sait en découvrir les enchantements et les intimités. Il parle aux vignerons ses voisins, de son jardin de Milly, comme Jean-Jacques parlait des Chamonettes, avec le même attendrissement; il laisse dans son langage un avant-goût de ces élysées, de ces colées éternels, où nous espérons tous retrouver dans le bonheur ceux que nous avons aimés et qu'ils dans les larmes.

Tel est celui que M. Charles Alexandre nous montre avant 1848, et qu'il accompagne dans ces journées tragiques où le grand parti des Girondins jetait en holocauste et sa vie et son âme, abolissant l'échafaud, foulant aux pieds le drapeau de la Terreur, revendiquant sans en rougir cette épithète de poète que ses ennemis lui lançaient.

C'était la première fois que la France était uniquement gouvernée par la parole éloquente. Vingt-deux ans plus tard, M. Thiers renouvelait ce spectacle; et il avait soin, en recommandant la sagesse, de répéter la nuit sévère que Lamartine vieilli disait à sa fille adoptive, Mlle Valentine: "J'ai été trop vite. Dieu m'a puni."

La période héroïque est finie. M. Alexandre ne nous intéresse pas moins quand il accompagne, en ami fidèle et sûr, Lamartine dans la période des désenchantements. La république lui avait coûté une fortune, et il épargna à aucun effort à réparer ses pertes; il l'avait tout son cœur, et cœur encore si jeune si qui ne demandait qu'à se reconcilier avec l'espèce humaine. En vain on une preuve peu connue! Il allait cinq année, à l'anniversaire de la mort de Julie, Mme Charles, se souvenir, prier, pleurer, à une messe funèbre dans l'église qui abritait son cercueil.

Ces coïncidences, il les mentionne plus que jamais à Saint Point, attaché des bannières du monde parisien. Combien il préférait arpenter tous les sentiers de la vallée et des montagnes, la fête couverts d'un chapeau gris, la taille sanglée dans une longue redingote noire, ses lévriers bondissant affoux du fuj, entrant dans les maisons pauvres, et faisant l'aumône d'une main discrète!

A certaines heures, comme tous les génies tristes, il avait cependant besoin d'oublier la vie. La musique italienne, jeune, gaîte, pétillante de verve, Cimarosa, pour tout dire, le charmait. Il savait rentrer après de la période des enchantements. La république lui avait coûté une fortune, et il épargna à aucun effort à réparer ses pertes; il l'avait tout son cœur, et cœur encore si jeune si qui ne demandait qu'à se reconcilier avec l'espèce humaine. En vain on une preuve peu connue! Il allait cinq année, à l'anniversaire de la mort de Julie, Mme Charles, se souvenir, prier, pleurer, à une messe funèbre dans l'église qui abritait son cercueil.

Ces coïncidences, il les mentionne plus que jamais à Saint Point, attaché des bannières du monde parisien. Combien il préférait arpenter tous les sentiers de la vallée et des montagnes, la tête couverte